Introduction

Avec la rencontre RSE 2011 [1], les participants se sont retrouvés à mi-chemin d'un parcours triennal consacré à la vision chrétienne de l'histoire. Notre monde a une histoire, il va « des origines à la fin » comme l'indique le titre général choisi pour cette série de trois journées d'études et de rencontre. L'affirmation peut paraître banale, mais n'oublions pas que le concept même d'histoire a été introduit dans la pensée de l'humanité par la révélation biblique. Comme l'écrit Pierre Duhem :

> Qu'elles soient [...] indiennes ou chaldéennes, grecques ou latines, presque toutes les philosophies païennes de l'Antiquité semblent s'accorder en une même doctrine : Le Monde est éternel ; mais comme il n'est point immuable, il reprend périodiquement le même état. [...]
>
> Seule, la Philosophie chrétienne repoussera cette thèse selon laquelle l'univers est éternel et périodique [2].

Dans le *Que sais-je ?* consacré à *L'eschatologie*, Patrick de Laubier écrit : « La conception linéaire de l'histoire [... est d']origine biblique [3]. » Car dans une perspective de création, le monde n'a pas d'existence éternelle, mais est issu de l'acte du Créateur qui lui mettra également fin un jour. C'est pourquoi,

1. 3e Journée d'études du RSE (Réseau des scientifiques évangéliques), « Perspectives cosmologiques, écologiques et bibliques sur l'avenir » qui s'est tenue à Paris, le 21 janvier 2011.
2. *Le système du monde : histoire des doctrines cosmologiques de Platon à Copernic*, vol. I, 1914, p.295 s
3. *L'eschatologie*, Que sais-je ?, Paris, PUF, 1998, p.16

le Réseau des scientifiques évangéliques a voulu mener une réflexion sur l'avenir, après avoir consacré la rencontre annuelle en 2010 à la question des origines.

Pendant longtemps, l'eschatologie, c'est-à-dire l'étude de la fin, était du ressort de la religion. Les visions apocalyptiques bibliques nourrissaient l'imaginaire populaire et inspiraient craintes et espoirs devant l'avenir. Depuis, la science s'est également saisie du futur : la cosmologie propose des modèles de l'évolution globale de l'univers, les sciences de la terre essaient de prédire les variations climatiques, décisives pour l'avenir de la vie sur la « planète bleue ». Il existe même des formes sécularisées de la peur de la fin du monde : la menace de l'extinction de toute vie par une guerre atomique qui a dominé la période de la guerre froide, et aujourd'hui, la prise de conscience de la fragilité des équilibres écologiques, avec la grande attention que les média accordent au réchauffement climatique.

Comme la science tend à occuper le terrain anciennement réservé à la religion, et plus spécifiquement à la prophétie biblique et à son interprétation, se pose la question du rapport entre ces deux discours. Comment articuler l'espérance chrétienne et les perspectives scientifiques sur l'avenir ? Quels liens entre l'attente du retour du Christ et les modèles cosmologiques de l'univers ? Quel rôle l'Église peut-elle assumer en réponse à la menace écologique ? Comment peut-on conjuguer la confiance en Dieu, maître souverain de l'histoire, avec la conscience que chacun a une part de responsabilité pour l'avenir de l'humanité ?

Ce livre nous permet de revenir sur les interventions des théologiens et des scientifiques chrétiens qui ont cherché, pendant la rencontre, à intégrer les perspectives bibliques et scientifiques sur l'avenir de la terre.

En guise d'introduction, il me semble intéressant d'esquisser quatre idées maîtresses pour orienter une réflexion chrétienne sur le futur.

Premièrement, nous affirmons le caractère entièrement bon de la création, y compris dans sa dimension matérielle. Comme l'écrit l'apôtre Paul, « tout ce que Dieu a créé est bon » (1 Timothée 4.4). Il en découle un regard positif porté sur la

nature. Pour citer Lausanne III, le troisième Congrès international sur l'évangélisation mondiale qui a eu lieu en octobre 2010 au Cap, en Afrique du Sud :

> Nous prenons soin de la terre parce qu'elle appartient à celui que nous appelons Seigneur. […] Un tel amour pour la création de Dieu exige que nous nous repentions de la part que nous avons prise à la destruction, au gaspillage et à la pollution des ressources de la terre[4].

Deuxièmement, l'Écriture nous propose une vision progressiste de l'histoire, du jardin d'Éden à la ville verdoyante de la Nouvelle Jérusalem. De cette façon, la vision finale de l'Apocalypse fait place aux exploits humains. La ville étant un produit de l'activité créatrice humaine, la Nouvelle Jérusalem inclura le perfectionnement de tout ce que l'humanité aura pu construire grâce aux capacités que Dieu lui a conférées. La gloire et les richesses des nations y trouveront leur place (Apocalypse 21.26) ! Du coup, le chrétien ne pourra céder à la méfiance devant la science et la technique. La réponse aux menaces écologiques actuelles ne peut se trouver dans le rêve d'un retour pur et simple à la « nature », qui exclurait l'action responsable de l'homme appelé à façonner son environnement.

Troisièmement, le salut résulte de l'intervention de Dieu dans l'histoire et ne découle pas uniquement des potentialités de la création. La nouveauté du salut correspond à la conviction que ni l'homme ni le monde ne sont en mesure de se sauver eux-mêmes. Nous rencontrons ici une limite principielle de tout modèle scientifique qui cherche à prédire l'avenir. L'événement final et décisif de l'histoire, le retour du Christ, échappe aux calculs des scientifiques qui ne peuvent faire autrement que de s'appuyer sur les lois de la création actuelle.

Enfin, nous devons réfléchir à la sauvegarde de la création entre continuité et rupture eschatologiques : « Nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre », déclare l'apôtre Pierre (2 Pierre 3.13). Il s'agit bien de *nouveaux* cieux et d'une *nouvelle* terre, que Dieu seul peut créer. Nous nous

4. Déclaration de Lausanne III, Le Cap, 2010, http://www.lausanne.org/fr/ctcommitment

garderons donc de confondre les horizons d'attente. Cela nous amène en particulier à distinguer entre l'action – légitime, voire obligatoire – en faveur de la préservation de la nature et de la justice dans le monde, d'un côté, et l'évangélisation de l'autre. Comme le précise utilement la Déclaration du premier Congrès de Lausanne (1974) : « La réconciliation de l'homme avec l'homme [et on pourrait ajouter : avec la nature] n'est pas la réconciliation de l'homme avec Dieu, l'action sociale [ou écologique] n'est pas l'évangélisation, et le salut n'est pas une libération politique[5]. »

En même temps, la nouvelle création intègre certaines des structures du monde actuel : l'Écriture nous parle de nouveaux *cieux* et d'une nouvelle *terre*. Si Dieu promet un avenir glorieux à la terre, nous ne pouvons qu'en prendre soin aujourd'hui. N'oublions pas que le livre de l'Apocalypse annonce la destruction de ceux qui détruisent la terre (11.18). Pour reprendre une expression du théologien allemand Dietrich Bonhoeffer : notre action dans le monde est « avant-dernière ». Nous devons agir avec diligence et sagesse, conscients de la responsabilité que Dieu nous a confiée. Mais nous n'oublierons jamais que le salut du monde dépend de mains plus fortes que nous. Dieu lui-même restaurera ce que le péché a abîmé et parachèvera sa création. À lui soit la gloire !

Lydia Jaeger
Directrice des études à l'Institut Biblique de Nogent-sur-Marne, membre associé du Faraday Institute for Science and Religion, à Cambridge

5. http://www.lausanne.org/fr/all-documents/lausanne-covenant.html